

Mai 68: “Deux mois presque irréels”

Il y a 50 ans, Paris s’embrasait. Alors étudiant en anglais dans la capitale française, le professeur honoraire de l’Université de Neuchâtel François Grosjean a participé activement aux événements.

PAR DANIEL.DROZ@ARCINFO.CH

«Ces deux mois ont été presque irréels. Nous laissons parler l’autre, et nous acceptons différents points de vue. Nous réfléchissons ensemble dans un esprit de bonne volonté. Nous abordions concrètement divers sujets. Surtout, nous étions tous conscients que nous vivions un moment extraordinaire», se souvient François Grosjean.

Franco-Britannique d’origine, le professeur honoraire et ancien directeur du laboratoire de traitement du langage et de la parole de l’université de Neuchâtel a 22 ans en 1968. Il participe activement au mouvement à Paris. Il ne nie pas l’importance de Mai 68 sur la réforme d’un système universitaire qui connaît alors des problèmes, notamment en matière d’enseignement ou d’ouverture à autrui. Il la relativise. «La transformation sociale a commencé aux Etats-Unis et en Angleterre dans les années 1960. On donne l’étiquette Mai 68, à tort je pense, à des mouvements politiques, sociaux et culturels qui ont commencé bien avant, et qui ont continué ensuite dans les années 1970.»

François Grosjean, que faisiez-vous en ce début de mois de mai 1968?

Je venais de passer ma maîtrise, l’équivalent du Master aujourd’hui, et j’avais un petit travail de moniteur de phonétique anglaise. Je corrigeais la prononciation des étudiants francophones dans un laboratoire de langues, avec cabines

et écouteurs. J’habitais carrément le Quartier latin, tout près du Pont-Neuf, rue Christine. Tout était réuni pour que je participe à six semaines de contestations et débats. Je connaissais parfaitement bien l’université et étais conscient de ses problèmes.

Comment tout cela a démarré?

Le 3 mai, il y a eu cette étincelle, l’occupation de la cour de la Sorbonne par les CRS sur appel du recteur. Certains étudiants de Nanterre étaient venus faire un meeting, notamment Daniel Cohn-Bendit, pour protester contre le fait de devoir passer devant le conseil de discipline de l’université. Le meeting se passait bien



Tout était bien réuni pour que je participe à six semaines de grande activité.”

FRANÇOIS GROSJEAN
PROFESSEUR HONORAIRE
DE L’UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

quand quelqu’un a crié: «Des étudiants d’extrême droite arrivent.» Alors certains ont essayé de s’armer, prendre des bâtons, des pieds de chaise, etc. Les amphithéâtres ont été fermés, les étudiants se sont retrouvés dans la cour, et le recteur a fait appel à la police. Trois quarts de ceux présents n’avaient rien à voir avec ce



«Ce qui me frappe, cinquante ans après, c’est l’aspect démocratique des débats», dit François Grosjean. DAVID MARCHON

meeting, or ils ont été arrêtés avec les autres. Les mots d’ordre sont vite devenus: libération des étudiants, réouverture de la Sorbonne, et retrait des forces de police du Quartier Latin. Cette étincelle a mis le feu.

Alors, tout s’enchaîne...

Ce qu’on voit surtout dans les images de 68, ce sont les violences, souvent le soir et la nuit. On voit moins les manifestations qui ont eu lieu dans le calme et presque quotidiennement, et auxquelles je participais.

Etant donné que j’habitais le Quartier latin, je pouvais observer ce qui se passait sur les boulevards, la nuit. C’est là où il y a eu le plus de violence. Les choses se sont aggravées parce que le gouvernement voulait être ferme. Il ne se rendait pas compte qu’il avait fait une erreur le 3 mai avec l’arrestation de tous ces étudiants, certains d’entre eux ayant été maltraités pendant leur garde à vue.

Une semaine après, le 10 mai, il y a eu cette fameuse nuit des barricades dont on voit souvent les images. Le premier

ministre Georges Pompidou est rentré d’Afghanistan le lendemain et a eu l’intelligence de dire: «On arrête tout. On libère les étudiants, on rouvre la Sorbonne, et on retire les forces de police.» Et il a bien fait. Le matin du lundi 13, je suis allé à pied à la Sorbonne. Elle était ouverte. Tout était calme et il n’y avait plus de police. Je me suis dit que cela était vraiment extraordinaire.

Mai 68 n’a pourtant pas pris fin à ce moment-là?

Des groupes d’étudiants sont venus occuper la Sorbonne et les bâtiments annexes. Des réunions, assemblées générales, commissions, etc., très bien contrôlées pour la plupart, ont commencé à avoir lieu. Il y a eu un grand travail de fond pour voir comment on pouvait changer l’université, revoir l’enseignement, améliorer les rapports entre étudiants et enseignants, etc. Ce travail de réflexion, auquel j’ai participé, s’est étendu ensuite au monde du théâtre, du cinéma, des médias et ailleurs. Vers la mi-mai, les syndicats ouvriers sont entrés en jeu. Pompidou a été intelligent et a négocié séparément avec eux, d’où les accords de Grenoble. Dès que ceux-ci ont été signés, tout a été fait pour arrêter le mouvement de contestation. De Gaulle, à son retour

d’Allemagne le 30 mai, a parlé à la radio et a annoncé des élections législatives. Cela a été acclamé par une manifestation géante en sa faveur qui a descendu les Champs-Élysées. On s’est rendu compte alors que le pouvoir avait repris les choses en main. Et le 16 juin, la Sorbonne a été évacuée.

Qu’est-ce qui vous a frappé le plus durant ces six semaines de débats?

Nous laissons parler l’autre et l’écoutions avec respect. Nous respectons les temps de parole, alors que cela est normalement très difficile en France. Nous réfléchissons ensemble aux changements que nous voulions apporter à l’université. Les barrières hiérarchiques étaient laissées de côté momentanément. C’était assez incroyable. Certains slogans – «Prenez vos désirs pour des réalités!» ou «Soyez réalistes, demandez l’impossible!» –, prenaient toute leur importance à ce moment-là. Ce qui me frappe, cinquante ans après, c’est l’aspect démocratique des débats. Nous discutons et votions les résolutions d’une manière calme et en respectant les différents points de vue. Nous étions tous conscients que nous vivions un moment extraordinaire, inédit.

«J’ai toujours été à l’écoute dans mon enseignement»

Qu’avez-vous fait à la suite de Mai 68?

Je suis entré comme assistant au Centre universitaire expérimental de Vincennes. Edgar Faure, le nouveau ministre de l’Education nationale, a décidé d’innover en créant deux centres, Vincennes et Dauphine, où l’on pouvait mettre en pratique les améliorations demandées. L’Université était ouverte le soir et les samedis pour les salariés qui voulaient poursuivre leurs études. Elle avait des liens avec le monde professionnel, offrait des matières nouvelles, encourageait la collaboration entre disciplines, et offrait une organisation des études novatrice pour l’époque. J’y ai enseigné six ans avant de partir aux Etats-Unis.

A titre personnel, que reprenez-vous?

Je crois que cela a confirmé en moi le respect que j’ai toujours voulu avoir face à mes interlocuteurs. Chaque individu doit être écouté et respecté. Il est important aussi qu’on demande aux personnes impliquées dans une activité ou un projet leur point de vue et que toutes les décisions ne viennent pas que d’en haut. J’ai essayé d’être à l’écoute des étudiant(e)s dans mon enseignement, et des membres du laboratoire que j’ai dirigé. Il m’a toujours semblé important de réduire les distances hiérarchiques. Pour la petite histoire, quand je suis arrivé à Neuchâtel, le concierge m’a demandé si je voulais mettre “Directeur” sur ma porte, et je lui ai répondu: «Non, juste François Grosjean.»

Il y a aussi l’envie de réforme que j’ai voulu mettre en pratique. Par exemple, à Neuchâtel, j’ai pu mettre sur pied le programme interdisciplinaire des sciences du langage avec les professeurs Bernard Py et Jenny Cheshire.

Une dernière anecdote?

Nous voyions arriver des journalistes anglo-saxons à l’Institut d’anglais. Ils cherchaient des gens qui pouvaient expliquer à un public anglophone ce qui se passait. Ils m’ont donc souvent interviewé avec le professeur Antoine Culioli. C’est une des premières fois que j’ai senti que mon bilinguisme et mon biculturalisme étaient réellement utiles. J’ai pu expliquer en termes compréhensibles, et de manière concrète, ce qui se passait à Paris.